

LES ROMANCIERS SONT PHILOSOPHES

GRODENT, MICHEL

Le Soir (Bruxelles) Mercredi 6 février 1991

LIVRES

LES ROMANCIERS SONT PHILOSOPHES

Potocki, Balzac, Zola, Canetti: une histoire littéraire du relativisme

Seuls les esprits superficiels peuvent dissocier catégoriquement le travail du romancier et celui du philosophe. Il n'est pas de grand roman qui, à un moment ou l'autre, n'équivale pour son lecteur à un traité de philosophie, qui n'instaure avec lui un dialogue sur l'existence, les fins dernières de l'homme, la liberté, la culpabilité, la souffrance, etc. Il n'est pas de grand roman qui ne pose, en définitive, la question du sens. On dira que ce qui distingue le fabricant de fictions et l'amoureux de la sagesse, c'est la tendance, toujours marquée chez le second, de synthétiser-systématiser, de capturer le réel dans les filets d'une logique universelle, et de minimiser, dans la relation créée avec le partenaire, la part émotionnelle, le style pathétique, la «rhétorique». On fera valoir le pouvoir créateur du premier qui, seul, aurait le privilège d'ajouter de la réalité à celle qui existe déjà, alors que le second se bornerait à une fonction de «représentation».

Il est périlleux toutefois, dans un monde comme le nôtre, placé sous le signe de l'ambiguïté, écartelé entre ses vérités contradictoires, de maintenir de trop commodes distinguos. Et cela d'autant plus que l'histoire du roman, comme celle de la philosophie d'ailleurs, est (heureusement) faite de tricheurs qui se sont ingénies à brouiller les cartes. À moins de se satisfaire de l'appellation passe-partout d'«écrivain», dans quelle catégorie précise ranger un Jean-Paul Sartre? Et, bien avant lui, que dire d'un Voltaire? Sans compter que certains philosophes s'amuse(e)nt eux-mêmes à tromper nos radars (métaphore de circons-tance)! De Michel Foucault, Blanchot rappelait, il y a quelques années, cette réflexion, décourageante pour toute espèce de logicien: Je n'ai jamais écrit rien d'autre que des fictions et j'en suis parfaitement conscient.

JEAN POTOCKI,

LE «VOYAGEUR SANS ATTACHES»

Notre confusion est à son comble, lorsque le critique littéraire traite en philosophe l'oeuvre qu'il a sous les yeux et s'emploie à en déterrer les racines spéculatives. Ces temps-ci, différentes analyses voient le jour, qui nous orientent vers une approche épistémologique de la littérature.

Lorsqu'on songeait voici vingt ans à Jean Potocki, seul venait à l'esprit le «Manuscrit trouvé à Saragosse», révélé par Roger Caillois. On s'est avisé ensuite que le maître de la fiction abyssale était aussi un passionnant ethnologue. Mais l'écrivain attendait toujours l'universitaire talentueux capable d'embrasser les multiples facettes de son génie.

Dans le travail très informé qu'il lui consacre, Dominique Triaire fait passer le théoricien de la connaissance, l'épistémologue, avant le politique, avant l'historien et

surtout avant le romancier. Mais il montre soigneusement à quel point ce dernier a profité du bagage intellectuel rassemblé par tous ceux qui, dans la vie de Jean Potocki, le voyageur sans attaches, lui furent chronologiquement antérieurs. C'est l'humaniste, friand de science et de classements, l'historien attentif à la grande machinerie de l'humanité et rêvant de bannir toute subjectivité (mais il n'y arrivera jamais!), bref, le rationaliste des Lumières, à la fois dépassé par son temps et gardien de valeurs universelles, qui s'exprime à travers le «Manuscrit».

De ce roman-monde, déployant plusieurs lignes narratives, en des temps différents, à des distances considérables, Dominique Triaire reconnaît le caractère idéologiquement et musicalement révolutionnaire. Centré sur la métamorphose d'un jeune homme régénéré par la raison critique, le «Manuscrit» célèbre les vertus d'un relativisme dont notre post-modernité a plus que jamais besoin en ces temps de fanatisme renaissant. Potocki concrétise cette vision relative d'un monde relatif dans un jeu de miroirs picaresque qui peut faire songer à une poupée russe, tant les emboîtements, les croisements, y sont monnaie courante.

HONORÉ DE BALZAC:

UN CURIEUX «RÉALISME»

Ironique et sceptique, Jean Poto-cki annonçait le miroir brisé du roman moderne, la symphonie inachevée où se succèdent les variations de points de vue. Entre lui et nous se dressaient, pensions-nous, l'architecture de la «Comédie humaine», habituellement qualifiée de réaliste, et l'édifice à vocation scientifique des «Rougon-Macquart», éclairé par la lumière noire du naturalisme: deux mastodontes qui avaient la réputation d'être la cohérence même et dont certains «nouveaux romanciers» avaient à coeur de dénoncer les insuffisances liées, paraît-il, à un défaut de conscience. Mais on ne se méfie jamais assez des étiquettes. Censés mimer la réalité, Balzac et Zola n'ont cessé en fait de la transfigurer, de la transcender. C'est ce qui ressort de la lecture de plusieurs essais qui les décortiquent savamment.

Sous-titré «L'argent, la prose, les anges», le «Balzac» de Juliette Grange fera-t-il date dans l'histoire de la critique balzacienne? Il est trop tôt pour se prononcer, mais cela ne serait pas impossible. En tout cas, l'essayiste, qui est philosophe, promène un regard si fouillé sur l'auteur d'«Eugénie Grandet» qu'il nous donne la furieuse envie de le relire autrement, comme si nous lisions un penseur difficile, irréductible aux clichés d'usage.

Balzac, sous sa plume, se voit reconduit à la revendication philosophique, indiquée mais non exprimée, qui fondait son labeur romanesque. Juliette Grange distingue en lui une tension entre l'homme abstrait, le concepteur utopiste, hanté par l'idée d'une totalisation à accomplir sur le modèle de «La Divine Comédie» de Dante, et l'homme concret, le bâtisseur, qui sait que la réalisation d'une telle visée est impossible dans une société en décomposition dont le roman doit précisément transmettre la vérité profonde. Un sentiment d'instabilité, un relativisme - le mot est de mise une nouvelle fois -, orientent ainsi la création balzacienne qui fait de chaque roman un îlot et collectionne les instantanés, les vérités partielles. «La Comédie humaine» est en somme le double antithétique de «La Divine Comédie»: le dieu qui est à l'horizon de Balzac, c'est l'argent, moteur du XIXe siècle... et du nôtre.

ELIAS CANETTI,

ENTRE MASSE ET PUISSANCE

Mais, faute de place, je ne puis que simplifier le riche propos de Juliette Grange auquel on associera le «Balzac au pluriel» de Nicole Mosset, qui voit dans sa profusion baroque la modernité du texte balzacien, produit d'un escrimeur rusé qui, cherchant à se situer «par-delà Bien et Mal», écrit contre lui-même, en se contredisant franchement. Passant de ce Balzac inattendu au Zola relu d'un oeil expérimenté par Henri Mitterand («Zola, l'histoire et la fiction»), l'amateur de décryptage démystificateur ne se sentira nullement dépaysé. Étudiant la genèse et les figures des «Rougon-Macquart», Mitterand ne manque pas de faire justice d'une représentation appauvrie du naturalisme qui nie sa dimension onirique, mythique, voire mystique. Et concluant à son tour sur la modernité de l'écrivain qu'il chérit entre tous, il met en évidence tout un travail de formalisation qui apparente Zola, observateur inlassable des «écosystèmes»... à Georges Perec!

Potocki était donc relativiste, Balzac et Zola tout autant: plus près de nous, Elias Canetti, Nobel de littérature en 1981, semble se réclamer de leur enseignement lorsqu'il fait de la métamorphose le principe organisateur de sa démarche créatrice. Disons plus justement qu'il est une conséquence lointaine d'une philosophie qui germa au XVIIIe siècle. Il n'existe pas d'identité pour Canetti sans métamorphose, explique Youssef Ishaghpour dans un ouvrage sur le romancier d'«Auto-da-fé», cet ironique portrait d'un bibliomane condamné à périr dans l'incendie de sa bibliothèque. Et il met en évidence le socle philosophique sur lequel repose l'ensemble d'une oeuvre protéiforme: «Masse et Puissance», un livre mûri durant trente-cinq ans où le multiple, la masse, sont exaltés contre les forces - paranoïaques - de l'unité, de l'identité. Non à la tyrannie des systèmes qui n'engendrent que la mort, oui à la sainteté de la vie qui enseigne le mouvement perpétuel: jamais, sans doute, Canetti ne proclamerait que sa chute originelle, c'est l'existence de l'autre.

MICHEL GRODENT

Dominique Triaire, «Potocki», Actes Sud, 272 p., 1.088 F. - Juliette Grange, «Balzac, l'argent, la prose, les anges», La Différence, coll. «Mobile Matière», 260 p., 605 F. - Nicole Mozet, «Balzac au pluriel», PUF, coll. «Écrivains», 320 p., 1.122 F. - Henri Mitterand, «Zola, l'histoire et la fiction», ibidem, 296 p., 1.020 F. - Youssef Ishaghpour, «Elias Canetti. Métamorphose et identité», La Différence, coll. «Mobile Matière», 192 p., 802 F (le même auteur republie chez le même éditeur son «Paul Nizan, l'intellectuel et le politique entre les deux guerres» [256 p., 802 F.]) - À signaler dans le genre «études littéraires»: Henri Godard, «L'autre face de la littérature. Essai sur André Malraux et la littérature», Gallimard, L'Infini, 205 p., 544 F. - Claudie Husson, «Alain-Fournier et la naissance du récit», PUF, coll. Écrivains, 382 p., 1.224 F. - Michel Jarrety, «Valéry devant la littérature. Mesure de la limite», Ibidem, 464 p., 1.210 F.